

## MA PERIODE MILITAIRE

« Au mois de fin octobre 1938, nous fûmes déjà en état d'alerte, suite à la réunion de MUNICH (Français, Anglais et Hitler). Nous étions en première ligne devant la ligne Maginot et couchions dans la paille. Cela dura une douzaine de jours et, quand ce fut signé, nous rentrâmes à la caserne reprendre l'entraînement quotidien. Fin novembre, je partis à THIONVILLE dans une caserne sur la colline pour le peloton des E.O.R. Là, c'était un entretien le matin, dans une classe, devoirs notés et, l'après-midi, l'entraînement poussé au combat. Le soir, nous étions HS. Dans une centaine d'élèves, je me classai 25<sup>ème</sup> en fin de stage et comme nous savions que 33 seraient admis, cela ne m'inquiétait donc pas. Seulement il y avait la cote d'amour (Le lieutenant corse la mettait avant l'examen). Comme le soir, dans la chambrée, on discutait pour ou contre le militarisme, à haute voix, j'ignorais comme les autres que notre lieutenant écoutait à la porte. Comme il ne pouvait rien changer à mon classement, il lui restait l'arme essentielle : la cote d'Amour. Et il ne s'en priva pas. Les commandants et colonels se fiaient à cette cote d'Amour pour noter leur interrogation. Avec les copains, on essayait de connaître sa note. Je sus que j'avais 14. Donc mes notes oscillaient entre 14, 15. Les autres avaient 17, 18. Adieu ST MEXENT. Je sortis 37<sup>ème</sup>, même pas sergent, mais caporal-chef. Je n'ai même pas connu le rapport que j'ai eu mais qui n'a certainement pas été en ma faveur pour la suite des événements car, peu avant le 10 mai 40, après une altercation avec mon chef de carrière, je fus transféré, avec mon groupe, dans un régiment de ligne (le 227<sup>ème</sup> R.I.) à Longwy, à la frontière luxembourgeoise. Pendant l'attaque, descente puis remontée dans la ville, sur les positions, mais la majorité ne voulait déjà plus combattre (la plupart étaient des réservistes bourguignons) et avaient vu, comment on pouvait résister avec nos fusils. Nous repassâmes la ligne Maginot, dans la pagaille et le colonel, avec son révolver, ne put empêcher cette manœuvre ; A un moment, au clair de lune, deux soldats allemands sont passés en rampant. Avec mon camarade, nous n'avons pas bougé.

Par la suite, nous nous remîmes en ordre de marches pour nous battre. Il y eut la « bataille de Toul » qui dura 5 jours, en compagnies du 100<sup>ème</sup> RI., des gars di Nord. Là, mon chef fut tué par un éclat de scharpnel dans les arbres, sous le bombardement qui dura une demi-journée, puis les Allemands se montrèrent. Notre mitrailleuse cracha, mais un soldat infiltré dans un arbre nous tira dessus et l'un, miraculé reçut une balle, le casque percé. Nous nous repliâmes aussitôt de 200 m dans le bois. Nous étions éreintés. La nuit, on se repliait et je me tenais au canon de la mitrailleuse, tout en dormant. Le dernier jour, on pouvait à peine faire son trou, sur la colline et, en face, on voyait les Allemands qui nous tiraient comme des lapins avec leurs mortiers. Un instituteur fut encore tué la veille de l'armistice. Moi-même, n'en pouvant plus, je m'étais mis dans mon trou et je dormis. A mon réveil, je trouvais ma gamelle percée par un éclat sur le bord du trou. J'avais eu de la veine. Pendant la guéguerre de l'hiver 39-40, où il y avait 30 cm de neige, devant la ligne Maginot, dans notre baraque au bord d'un bois ça n'avait pas été très gai pendant le mois de Janvier, mais là, sous le soleil, nous rendions nos fusils à l'ennemi, considérés comme « prisonniers d'honneur » devant rester en France. Dirigés sur Commercy, puis ST Mihiel où nous avons passé la nuit dans un pré sous l'orage, première pluie depuis le 10 mai. Le lendemain, ce fut la caserne ST Mihiel à Verdun où nous restâmes. Là, ayant à peu près tous la dysenterie, presque rien à manger, ce fut pas gai pendant un mois. J'eus encore la chance de voir mon beau-père qui me donna des nouvelles de la famille, mais j'ai regretté longtemps de ne pas être partis avec lui. Des postiers, infirmiers, de la S.N.C.F., étaient libérés et ce devait être le tour d'enseignants. Alors je préférais attendre. Si j'avais su... 15 jours plus tard, un train nous emmenait en Allemagne, le long de la Moselle, pour 5 ans. Arrivé au VI A, puis au VI D (vélodrome de Dortmund), je n'aimais pas cette atmosphère et, dès qu'il y eut des départs pour les Kommandos, j'étais volontaire. J'arrivais dans une ancienne école à Wanne-Eickel. Notre groupe prenait le train, chaque matin, pour aller travailler sur les voies de chemin de fer à 4 km (à Herne). J'y suis resté jusqu'à mon évvasion fin février 42. Pendant ce temps, j'avais appris assez bien l'Allemand : le soir, au tableau noir, dans la « chambre » et dans la journée avec les ouvriers allemands. Le soir, je nettoiais la « Kessel » dans la cuisine, parlais avec les deux cuisinières et j'avais double ration. J'aurais pu rester jusqu'à la fin de la guerre. J'étais bien. Un jeune Allemand (sans doute communiste), quand il était seul avec moi me parlait beaucoup et m'a aidé à m'évader en m'achetant de la teinture et une casquette. Deux copains ont voulu partir avec moi. J'avais pensé utiliser le train omnibus pour éviter les contrôles. Seulement j'ai dû prendre, à chaque gare, trois tickets, car ils ne connaissaient pas l'Allemand. Je m'en suis bien sorti. A Cologne, nous avons couché sur les voies car les trains ne marchaient pas la nuit et sommes sortis vers 5 heures, avant l'animation. Il y avait la cathédrale à côté pour nous abriter, puis nous avons repris le train pour Coblenze et, à nouveau pour Trèves, tout cela sans dormir. Malheureusement, un soldat nous observait et, à la descente appela la police qui arrêta mes deux compagnons puis moi qui m'éloignait. Notre évvasion était terminée. Si j'étais monté seul dans un wagon, j'aurais sans doute évité mon arrestation mais les copains ne voulaient pas rester seuls. A la caserne, je fus mis seul en cellule, un mois, et après, rassemblé avec tous les évadés, on se mit nu et l'on m'observa jusque dans l'anus. Pourquoi moi et pas les autres... Mystère ! Le lendemain nous fûmes dirigés vers Limburg. Nous ne pouvions pas voir dehors (des planchettes clouées aux ouvertures). Ceux qui, allongés, se levaient, perdaient leur place. Une boîte de conserves servait pour uriner et le contenu était jeté par la fente de la porte. Au bout d'un jour ou deux, l'air devenait irrespirable. L'un de nous, avec un canif avait réussi à faire un petit trou dans la porte pour voir où l'on passait. A un arrêt, notre wagon fut ouvert et quelques S.S. y montèrent. Ils voulurent en fusiller un, si le coupable ne se dénonçait pas. Finalement, la porte se referma et le train repartit. J'ai vu que nous passions à Gracovie. La Pologne était un triste pays. Nous sommes arrivés, les premiers, le 13 Avril 42 à RAWA-RUSKA, dans une caserne russe, non encore terminée, où des prisonniers russes, morts de maladies : typhus, ou autres, sous-alimentés avaient souffert avant nous. Nous étions logés dans les écuries, nous n'avions qu'une boule de pain pour cinq par jour, avec un peu de sirop. Le matin, une louche d'eau rosée (une branche de sapin plongée dans le baquet donnait cette couleur) servait de boisson. Il n'y avait ni Croix-Rouge (biscuits) ni infirmerie (médicaments), rien... (1). C'était le « camp de la goutte d'eau » dans une zone de mort, où aucune personne étrangère ne pénétrait à part les soldats, les juifs et nous. Les deux ou trois premiers mois, la vie fut un véritable calvaire ; un litre (à peine) d'eau chaude avec quelques petits pois ou du millet à manger. Quelqu'un avait inventé un petit réchaud avec deux boîtes superposées et des trous d'aération. Cela permettait, à un peu d'eau, de bouillir, à l'aide de quelques brindilles de bois. C'était très pratique, mais l'herbe ou un bout de betterave trouvée en corvée, cela restait infect. Je suis parti dans un sous-kommando à Lublin, construire, avec les copains et des juifs, des voies de chemin de fer. Il était interdit de parler avec eux tout en travaillant à côté de leur groupe. Un jour, à midi, on nous donna une heure de plus pour nous reposer. Nous étions très heureux mais, au retour du chantier, le S.S. terminaient d'exterminer à la mitrailleuse le groupe qui travaillait encore le matin avec nous. Seul restait par terre le chapeau d'une jeune fille qui était à mes côtés dans la matinée. J'eus l'estomac encore resserré pendant une paire de jours. Puis le travail continua sans la présence de nouveaux juifs. Enfin, je reçus le premier colis de mon épouse (ils s'étaient « égarés » mais pas pour tout le monde dans les stalags). Depuis mon évvasion, j'avais eu le temps d'avoir faim et de perdre des kilos. Ce colis très apprécié me provoqua des douleurs terribles à l'estomac rapetissé. J'avais été trop glouton.

Six mois plus tard, retour au camp. Quel changement. C'était devenu un Stalag comme en Allemagne. Il y avait la « mafia » : poste, infirmerie... et direction française. Enfin, un convoi qui partait, me ramenant après 9 mois de déportation. Sur le chemin du retour (plus rapide qu'à l'aller et les lucarnes ouvertes), je ne me souviens que d'un paysage morne et triste en Pologne et, surtout du franchissement de la frontière allemande : la netteté des villages et l'impression de revivre. Mais, arrivés à FURSTENBERG/ODER, nous fûmes à nouveau « parqués » dans un coin du stalag, entourés de barbelés. On nous rappelait que nous étions toujours de « mauvais prisonniers » regardés comme des bêtes curieuses, attendant d'être dirigés vers des Kommandos X spéciaux. Heureusement pour moi, j'étais malade, tout jaune, (je ne pouvais me voir, n'ayant pas de glace et, de plus une barbe et une moustache de 9 mois). Je fus évacué vers l'infirmerie. (Les sentinelles

ont sans doute eu peur d'une maladie infectieuse). Là, je suis resté un mois, traité au lait en poudre sans voir aucun docteur. Mais je mangeais ma gamelle à chaque repas et ça me revigorait. Mes camarades d'infortune étaient tous partis et un beau jour je fus appelé chez le commandant du camp qui me demanda si je voulais être interprète dans un tout petit kommando. (Comment savait-il que je parlais l'Allemand ?). Je devais me raser complètement. J'acquiesçai tout de suite. J'arrivais un samedi, dans une baraque où il y avait six bonhommes, une gare à cinquante mètres et rien que des pins autour. A 1.5 km de chaque côté, un village : PRECHOW, avec la mairie et l'école et dimanche, j'allais à WELMITZ voir d'autres prisonniers qui étaient employés chez des petits cultivateurs. Ils me trouvèrent une « photographie » qui me prit. Mais, malheureusement, la police passa et nous vit. L'appareil fut ouvert et le film enlevé. Toujours ma déveine ! Je me rasai en rentrant pour trouver mon patron le lendemain. Les copains étaient très contents de lui ; je le fus également.

Mon travail était d'établir des listes à la machine à écrire allemande, car il y a des petites différences : le SCH, des voyelles o ou u avec l'inflexion... Je me mis vite au courant. Travail de 8 h à 17 h qui nous laissait du loisir. Pour moi, c'était le paradis, après ce que j'avais vécu. Classer les marchandises, veiller à leur rangement dans la grande remise, sur les étagères que le copain menuisier avait posées. Quand une (ou plusieurs caisses) arrivait en gare, avec le copain chauffeur, j'allais réceptionner, L'ouvrir et en faire l'inventaire. A la bonne saison, après le travail, le maire m'avait embauché pour l'aider à la fenaison, la moisson, etc.... et le temps s'écoulait. Au début un soldat berlinois nous surveillait, puis un civil unijambiste de la première guerre qui soignait en même temps des ruches, puis, comme les autres étaient là depuis le début de leur captivité, il n'y eut plus de sentinelles. Je dois signaler deux événements qui me sont arrivés. Le premier : un après-midi, seul au bureau, le patron étant parti à BERLIN, comme souvent, un civil entra, regarda autour de lui et demanda après le patron, me posa quelques questions sur mon travail, puis partit. Heureusement que je n'écoutais pas la radio. Je « tapais » tout simplement. Mais, un peu plus tard, notre patron disparut et fut remplacé par un plus strict à mes côtés.

Le deuxième fut plus grave. Parmi tout ce qu'il y avait, de France, se trouvaient des bouteilles de cognac (une bonne cinquantaine). Or, quand des « pontifes » venaient de BERLIN, réunis, ils buvaient une bouteille, en douce. Chez nous, il y avait « La Pomme » un Landais, rompu au bracoillage pour nous alimenter en lapin, puisque nous étions entourés de bois, comme dans sa région, et de plus, très ingénieux. Son stratagème pour ouvrir une bouteille de cognac : avec une couverture, en tapotant contre le mur, le bouchon s'enlevait tout doucement. On en prélevait 1/3 qu'on comblait avec de l'eau et on refermait. Pas de traces. Seulement, un jour, ils tombèrent sur une bouteille trafiquée et le lendemain je fus appelé au bureau. Le 2<sup>ème</sup> patron et un acolyte m'attendaient. Ils me demandèrent des explications. Je fis l'étonné et dis qu'aucun de mes camarades ne pouvaient en être l'auteur. Je savais que le cognac était arrivé en baril en Allemagne, donc des Allemands l'avaient mis en bouteilles et que c'était eux qu'il fallait incriminer. Ils avaient évidemment bien observé le bouchon. Aucune trace de tire-bouchon. La discussion se poursuivit un bon moment, sans succès pour eux, même sous les menaces. Il clôt l'incident mais toujours pas convaincu. Enfin l'été 43 arriva et le débarquement à la radio que j'écoutais. Tous mes camarades sautèrent de joie. L'on suivit au jour le jour les événements. Les Allemands reculaient aussi en Russie. Les gens que je fréquentais se désespéraient. Et, en Février 45, un beau jour, des Allemands vinrent tout vider la remise et emballer la marchandise qui fut expédiée à BERLIN. Nous les Français, furent écartés. Puis, un matin, nous montâmes tous dans le camion direction : BERLIN. Je ne pus même pas dire « au revoir » aux gens que je connaissais biens, depuis le temps.

Arrivés dans la grande Avenue d'Hitler, complètement démolie par les bombardements, nous fûmes logés, dans une espèce de cave. Le soir, nous assistâmes à un superbe bombardement encadré de fusées éclairantes et les tirs de la D.C.A. Je décidai de m'évader de la ville. Aussitôt, j'en fis le tour avec le métro pour choisir une gare pas trop encombrée. Très tôt, le lendemain matin, je partis vers le Sud-ouest. Sur le parcours, à HALLE, en arrivant ; les Anglais venaient juste de bombarder. J'avais, de nouveau, de la veine, *d'autant plus qu'elle ne me reconnut pas comme un étranger*, et j'eus un lit pour dormir, à l'accueil. Le lendemain matin, quand le femme contrôla mes papiers, elle s'aperçut que j'étais un étranger, je lui ai expliqué ma situation, elle comprit. Je repris le train pour WEIMAR. Là, je décidai d'attendre les Américains dans la région. J'allai au « Arbeitsamt » demander du travail dans une ferme car, j'expliquai que j'y travaillais déjà dans l'Est, avant mon évacuation devant les Russes. L'officier examina ses listes et m'indiqua un village à une dizaine de Kms où je me rendis à pied et me présentai devant mon futur patron qui était justement le maire du village. Je ne m'occupais que des travaux dans les champs avec deux chevaux. C'était la saison des labours. Au bout d'un mois environ, un matin, sous un ciel bleu, j'aperçus deux ou trois « double queue » qui tournoyaient : les Américains arrivaient. Ils piquèrent et mitraillèrent. Aussitôt, je filai au bout du champ près d'un gros bosquet d'arbres et m'y planquai. L'avion qui tirait dut remonter à cause des arbres et ne pouvait m'atteindre. (J'avais déjà fait la guerre et je l'avais vécu avec des avions italiens). Puis, ils disparurent. A ce moment, sortit du bois un homme en treillis que je reconnus comme étant un déporté, évadé. Je lui parlai en Allemand, en français, il ne me comprenait pas. Alors, par signes, je voulus lui dire qu'il attende là et que l'après-midi, je lui apporterai à manger. Je partis à la maison. Le patron fut tout heureux de revoir ses deux chevaux surtout car, il y avait eu quelques paysans et des chevaux tués. J'avais eu de la veine d'avoir un groupe d'arbres près du champ, la veille de ma libération. L'après-midi, je ne revis pas l'homme. Mais le soir, le village était plein de soldats allemands et mon patron me demanda de conduire quelques « huiles » à l'arrière vers un autre village. Et là, je vis mon juif, descendu au petit bled infesté de soldats, qui s'était fait arrêter.

Le lendemain matin, je vis une rangée d'Américains avancer dans la rue, passer devant moi ; J'étais tellement surpris que je n'ai plus trouvé, en Anglais, les mots pour les saluer. Ensuite, J'ai réglé mes petites affaires avec mon patron, devenu très compréhensif, préparé mon baluchon et je partis. En cours de route, je « m'octroyais » un bon petit vélo et je pensais rentrer en France avec. En cours de route, je dormis dans des granges près de lui pour que l'on ne me le prenne pas. Aucune ferme ne me refusa l'hospitalité, et, au bout de quelques jours, j'arrivai à FRANFORT/MAIN. Mais là, les américains prirent mon vélo et m'invitèrent à prendre soit l'avion, soit le train qui se dirigeait vers le Luxembourg et la Belgique. Je choisis le train ; il y avait moins de risque. En route, la dysenterie me reprit, comme en 40 et à RAWA. La fatigue sans doute. Je rentrai en Belgique, puis le 5 mai en France. C'était pendant la nuit et je réveillai toute la famille. Le lendemain, avec ma femme, j'allai passer toutes les épreuves pour ma démobilisation ;

Le retour à la vie civile n'était pas simple : les prix qui avaient bien changé, la recherche d'un logement, (heureusement comme ancien prisonnier, j'avais priorité et, à la mairie, j'en trouvais un, réquisitionné), l'aménagement, la visite à l'Académie etc.

Je rentrais et, à la fête de la victoire en Europe, j'avais 28 ans. Heureusement, j'avais à mes côtés une femme aimante et avisée qui m'a aidé énormément et, depuis ce lointain passé, ça continue toujours.

A bientôt 89 ans, il était temps, que j'écrive « mon histoire militaire ». »

A Lille, le 28 mars 2006